

Etude Bosquienne
selon
Malicroix
III

Ryôichi KATSUNO

Dans cet essai, avec Balandran et Oncle Rat, le nom "Dromiols" apparaissait souvent comme celui qui suggérait une certaine volonté insidieuse. Notaire et exécuteur testamentaire de Cornélius de Malicroix, et donc à qui Martial, à titre de légataire, avait communiqué ses intentions affirmatives malgré l'opposition de tous les Maigremut. Martial raconte :

Il me répondit en prenant son temps, et il me fournit un itinéraire qui étonna. Car il était étrange. Le notaire me fixait un jour, le 15 novembre, et un lieu de rendez-vous. (La diligence vous débarquera, m'écrivit-il, au carrefour de La Gachole. C'est en pleins champs. Un homme vous y attendra. Vous n'aurez qu'à le suivre. Il vous conduira à destination.) p. 16.

Ainsi avant de se montrer en chair et en os, le notaire Dromiols avait laissé entrevoir à notre héros une perspective d'un monde tout étranger à celui où il s'embaillotait de la douceur et de l'innocence des Maigremut. Pour un des Maigremut c'est le premier contact au monde des Malicroix. Autour de lui, à la place de la franchise et de la douceur, il règnera désormais la suggestion et la sauvagerie. . . Enfin Dromiols se présente en propre personne devant Martial. Voilà le portrait du notaire Dromiols :

La longueur, la largeur, le pied en étaient extraordinaires. Ils occupaient le sol d'un air de possession inébranlable qui m'émerveillait. A côté d'eux, les miens semblaient des pieds futiles, faits pour ne prendre de la terre qu'un appui rapide et partir. p. 59.

En lui, il y a une forte envie de se procurer tout ce qu'offre le sol et bien encore le sol même. Munie de la puissance corporelle, son âme s'arme d'une volonté féroce de dominer la loi terrestre. En effet c'est un autre Cyprien de la trilogie *Hyacinthe*. De même que Cyprien, Dromiols se manifeste non seulement comme celui qui symbolise la volonté virile et inébranlable, mais aussi comme celui qui s'entend profondément au secret subtil de la nature. Par exemple au cours du dialogue avec

Martial sur le sujet de la nourriture «d'une maison qui s'honore de bien manger depuis au moins trois siècles»⁽⁴⁶⁾, se découpe un délicat connaisseur de la cuisine, cuisine qui se soumet à la loi du feu et de l'eau. Dromiols dit :

A feu doux cuisine de maître. Tout s'y fond, s'y dilue, et le dur s'imprègne de tendre, fibre après fibre, en s'humectant des vapeurs les plus odorantes. p. 68.

C'est la parole de qui voit le monde sous un certain angle,—angle pour ainsi dire primitif—et s'y habitue presque instinctivement. Comme Cyprien l'a fait, Dromiols passe un contrat avec le génie de la terre ; celui-ci a de profondes connaissances sur la loi des quatre éléments du climat des Malicroix. Il y a là l'aspect essentiel de la vie camarguenne. De plus par la bouche de cet homme, Martial connaît l'histoire mystérieuse de la lignée des Malicroix, surtout le litige fatal qui avait lieu de génération en génération entre les Malicroix et les Rambard⁽⁴⁷⁾.

Ainsi devant Martial se montre Dromiols d'abord à titre d'initiateur sans pair au monde où celui-là doit séjourner selon le testament de son grand oncle Cornélius de Malicroix. Alors c'est dans un but tendancieux de dissuader Martial d'accomplir la tâche qu'a chargée Cornélius que le notaire lui a parlé de la substance de la Camargue et de l'histoire étrange en ce qui concerne la lignée des Malicroix. Pourtant chose ironique, c'est qu'au fur et à mesure qu'avance le raconter du notaire, se fortifie la volonté de Martial pour s'assimiler au cœur du monde des Malicroix. Martial flairait déjà chez Dromiols une certaine intention suspecte, et il lui arrive donc l'envie de rivaliser avec le notaire, ennemi horrible. Une personnalité accablante d'un individu ne laisse pas de projeter sur l'adversaire un reflet assimilateur pour faire de lui son rival équivalent. Cela veut dire que Dromiols évoque dans l'être de Martial une essence jusque-là endormie. Martial écrit :

[...] [S]ans doute, me jugea-t-il [...] insignifiant et docile, alors que je sentais pour la première fois arriver dans mon cœur paisible un sang plus noir, un sang âpre qui m'échauffait. L'apparition de ce sang fort [...] coïncida, en moi, avec la formation d'une pensée étrange. p. 78.

Une pensée étrange, cela devient bientôt «une puissance mentale communicative»⁽⁴⁸⁾. Ainsi va commencer la lutte inexorable entre deux hommes, lutte qui se déroule d'abord dans le champ psychique. Beaucoup de paroles ou prononcées ou non-prononcées s'échappant de leur inimitié, deux intentions opposées s'abattent et s'enchevêtrent en ondulation mal retenue. En face du dessein de Dromiols qui consiste à l'éloigner de la terre des Malicroix—dont la raison est encore obscure à Martial—, il se sent entortillé dans le début des jours troublants. Nous le voyons d'abord souffrir de l'infériorité corporelle et intelligente par compa-

raison à l'ennemi horrible. Il écrit :

De Dromiols, ce que j'avais vu, écouté, compris, ne laissait pas de me rendre redoutable. Sa force, ses calculs, sa patiente ténacité m'écrasaient de haut. Je le jugeais, de toutes les façons, plus fort que moi. C'est une sorte de monstre. p. 90.

Pourtant chez un Maigremut qui vivait longtemps parmi les gens raisonnables, l'avènement de cette infériorité marque une grave métamorphose. Cette sorte d'infériorité n'est jamais statique, mais nécessairement dynamique. Donc la conscience de son infériorité, c'est l'affaire de son amour-propre, et surtout il s'agit ici de l'amour-propre d'un Malicroix. Plus l'infériorité lui pèse tant, plus un nouveau sang lui monte énergiquement tout en accompagnant un trouble inconnu. Et ce trouble entraîne «une sourde appréhension, une inquiétude floue, quelque chose de douloureux et d'insupportable»⁽⁴⁹⁾ et atteint au point sensible du cœur de Martial. Ce trouble indéfinissable, auquel notre héros cherche à donner le nom concret, émane non pas de Dromiols *réel*, mais d'un autre Dromiols, pour ainsi dire de l'existence immatérielle de Dromiols. Ce Dromiols, riche en paroles taciturnes, flotte tenacement autour de Martial en jouissant de la capacité de la pénétration spirituelle. Dès lors la chambre, dans laquelle se trouvent deux hommes, devient le champ chaotique où se communiquent, s'emmêlent et s'escriment tant de facteurs invisibles mais organiques provenant du psychisme de deux êtres. Martial et Dromiols, eux qui se reconnaissent maintenant l'un et l'autre comme ennemi mortel, commencent à livrer une confrontation implacable, car chacun a rejeté sa propre existence physique et a endossé une nudité mentale. De cette abolition de la matérialité vient une nouvelle réalité qui va demeurer et agir sur la scène spirituelle. Cependant afin de se mouvoir dans ce décor psychique, il faut descendre au plus profond de cet espace et s'habituer ou plutôt s'assimiler au paysage *de première création*. Cela n'est pas du tout un simple jeu de l'esprit, mais une attitude de l'âme, similaire à celle que les gens primitifs avaient prise en face des menaces inconnues. Sur cette nouvelle étendue, il y a toujours composition, décomposition et recomposition de l'être immatériel. Alors deux hommes, devenus purs esprits, parcourent sans cesse ce champ de bataille et se battent pour se placer sur le meilleur terrain. Nous voyons ici se former deux volontés consciemment antagoniques.

Ainsi une nuit Martial se plonge dans la méditation plutôt lucide en contemplant Dromiols qui va se glissant dans le monde de rêve. «A deux heures du matin, [celui-ci] se [met] à rêver à haute voix»⁽⁵⁰⁾. Et commence une variété de phénoménologies spirituelles. Là, *veille* cède la place à *rêverie* et ensuite *rêverie* à *veille* et ainsi de suite. Au milieu du remous d'hostilités latentes, seul le nom Cornélius tient Martial et

Dromiols dans une solidarité étrange ; il leur arrive donc un cheminement vers une sorte de communauté qui se maintient dans la sphère magnétisée par l'ombre de Cornélius jouissant, quoique mort, de l'influence extraordinaire. Et ce qui est considérable, c'est qu'au cours de la confrontation avec cet ennemi inquiétant, il arrive à Martial la naissance ou plutôt le réveil de l'élément viril, élément du sang de Malicroix. Il sent alors dans sa personne de Maigremut, quoique d'une manière encore vague, l'arrivée d'une partie inconnue, partie forte, noire, âpre qui lui fera reconnaître un jour son nouveau portrait d'un Malicroix. Martial dit :

L'apparition de ce sang fort, à quoi tout mon être fut sensible, coïncida, en moi, avec la formation d'une pensée étrange. Nuage vague encore, où je ne lisais rien ; mais d'une puissance mentale communicative. p. 78.

C'est de cette apparition qu'il lui vient «le sentiment de la grandeur»⁽⁵¹⁾ et au centre de laquelle il règne naturellement la Camargue, climat des Malicroix. Surtout la figure du Rhône l'attire. «L'immensité des eaux, la majesté du fleuve en marche vers la mer»⁽⁵¹⁾ et «le désert de la rive»⁽⁵¹⁾ apparaissent au-devant et au-dedans de lui comme le symbole du monde démesuré de son grand oncle. Tout en couvant un trouble grandissant, il va s'initier lentement mais assurément à l'essence de ce climat, étant mené surtout par Dromiols, homme incarné de l'esprit de la Camargue.

Et à la nuit de Noël, il arrive à Martial une affaire décisive pour parfaire son initiation à la Camargue.

En se rappelant les scènes heureuses de cette fête célébrée par les Maigremut⁽⁶²⁾, il contemple l'île sauvage où la tempête de neige se déchaîne. Détaché des tendres Maigremut et obsédé par les ombres suspectes, il s'expose au charme inquiétant de grandes eaux sombres. Alors il lui faut voir et connaître le fleuve pour éclaircir la nature «d'une puissante présence, qui [l'exalte et l'emplit] de crainte»⁽⁵³⁾. Etat d'âme typique du héros de Bosco.

Ainsi commence une aventure étrange où nous pourrions voir se dérouler largement la phénoménologie psychique à la Bosco. Environné de flocons de neige, Martial va s'assimiler à la nuit et au fleuve en prenant un sentier qui doit le conduire vers la berge. A ses sens devenus très visionnaires, le fleuve et la nuit se correspondent l'un avec l'autre jusqu'à construire une toute nouvelle étendue où il finit par devenir un simple élément moléculaire de la nature en subissant son activité riche en opérations pénétrantes d'une manière psychologique et physiologique. Sur ce, il écrit :

Ainsi le ciel, les eaux, les rives, l'île, se confondaient en une substance insaisissable. Et je m'y confondais moi-même jusqu'à perdre toute notion tant du lieu qu'ensevelissait cette dissolvante blancheur que des formes qui s'effaçaient à travers ces avalanches continues d'une vertigineuse

mobilité. Je vivais cependant, mais dans un autre espace, un espace clos et illimité [...] . Je vagabondais, détaché de tout et presque de moi-même, inutile et libre, dans l'air irréel d'un espace qui naissait de la neige et que la neige détruisait, en s'éparpillant. [...] Je n'étais plus qu'une onde, une onde humaine qui vibrait au passage de la neige et qui devenait neige, et qui voltigeait. . . pp. 158-159.

L'être *inutile et libre*, ce ne serait autre qu'une pure présence, vide de corps et de pensée, une présence bien favorable à recevoir une variété d'infiltrations tendancieuses. Le ciel neigeux, les grandes eaux, la terre humide etc., tout concourt à participer à ces infiltrations. Martial, comme une onde humaine qui vibre au passage de la neige et qui devient neige au cœur du remous composé de tous les facteurs du monde chaotique, il cherche en vain à reposséder la solidité et la matérialité de son être, devenu un élément à la fois liquide et grené. Pour cela il se cramponne d'abord à une branche. Et cet acte—à première vue insignifiant—est bien suggestif. Alors une des significations de l'arbre de chez Bosco, c'est l'aspect d'une volonté virile de s'enfoncer dans la terre et ensuite d'en posséder l'essence ; et on prend souvent la terre pour l'image typique de la solidité. Sur ce sujet, dans *La Terre et les Réveries de la Volonté* Gaston Bachelard parle, en faisant mention d'*Orlando* de Virginia Woolf, de l'arbre qui a pour fonction d'apaiser par sa dureté et sa stabilité l'inquiétude de l'existence fragile de l'humanité :

Appuyé au tronc dur et stable du chêne, Orlando sent son cœur s'apaiser ; il participe à la vertu apaisante de l'arbre tranquille, de l'arbre qui tranquillise le paysage. Le chêne n'arrête-t-il pas jusqu'au nuage qui passe? p. 69.

Si un arbre était assez dur et solide comme le chêne et que l'on n'était pas exposé si nûment à l'activité à décomposer de la nature au niveau du psychisme, on s'assurerait, dans la compagnie heureuse de l'arbre, de l'inébranlabilité de toute son existence ; on pourrait déposer le moi central dans le tronc jusqu'à jouir de la stabilité tranquillisante de l'arbre pour prendre part à la vertu merveilleuse de la nature, et enfin non seulement on y participerait, mais encore on conquerrait cette stabilité pour en faire sa propre stabilité. Ainsi pourrait-on avoir confiance dans son avenir physique et mental.

Cependant ce n'est pas le cas de Martial. Avant qu'il ne tente de se cramponner à l'arbre, il a déjà subi, comme nous en avons parlé, l'activité insidieuse de la Camargue. Il dit : «J'étais traversé par de grandes eaux» ⁽⁵³⁾. Il ne peut plus penser ni agir par son âme et son corps, c'est-à-dire par son être humain. Car il n'est plus qu'un élément transparent de la nature camarguenne. Et cette nature est uniquement flocons de neige, terre liquide, rives érodées, surtout eau sauvage, «rapide, noire, prête à [le] happer» ⁽⁵⁴⁾. Autour et au-dedans de lui il n'y a aucune stabilité. Tout est

liquide et flottant. C'est à ce moment-là que le fleuve lui montre son visage redoutable. Il écrit :

A travers l'éparpillement aérien de la neige, quand un souffle la soulevait, le fleuve entier, puissante ruée de ténèbres, tout à coup m'apparaissait. C'était un être. Je n'en doutais plus. Un être redoutable. p. 159.

Cet être redoutable, il se munit d'une bouche vorace qui creuse féroce ment les vases de son lit humide pendant qu'il mine sournoisement les racines du sol gluantes d'eau.

Et ce qui nous intéresse ici, c'est que nous pouvons y reconnaître une des ambivalences dont jouissent les facteurs qui grouillent dans le monde bosquien : *violence* et *latence*. En effet à travers presque toutes les affaires de chez Bosco, affaires naturelles ou humaines, nous voyons que cette ambivalence caractérise le plus nettement le monde difficile à définir de cet écrivain. Ces deux phénomènes apparemment opposés l'un à l'autre, ou se juxtaposant ou se superposant, ils s'entremêlent en secret pour construire leur communauté sinistre où se développera le dynamisme énergétique et éclatera enfin le catastrophe décisif.

Par exemple, dans le roman autobiographique *Antonin* (1952), Bosco présente la scène psychologique de l'orage suspendu. Le héros-narrateur Antonin sent un jour l'approche de l'orage à de certains signes et s'en attend à l'éclatement. La chaleur épaisse, une hirondelle nerveuse, le vieux toit stimulé par les masses électriques etc., tout démontre l'imminence de l'orage. Pourtant cet orage, qui n'est pas innocent, ne veut pas se démasquer si facilement ; il se pelotonne dans un silence sournois. Antonin écrit :

Cette lenteur, ce retardement insolites, suspendaient sur tout quartier de Monclar, immobilisé par l'attente, une menace lourde et même une fascination [...] présageait la puissance grandissante. p. 68.

Et plus tard, il écrit toujours :

J'attendais la figuration de l'éclair. Mais la nuée semblait inaltérable, et feu en suspens. p. 71.

Quant à la présence humaine, cela revient au même. Dans *Sabinus* (1957) l'écrivain présente à travers le portrait de l'ex-navigateur Sabinus la coexistence de deux figures contraires :

Il [=Sabinus] s'arrangeait ainsi pour qu'on entretint dans la ville une image de lui pleine de menaces toujours suspendues, mais toujours sur le point de tomber à pic. p. 243.

Chaque cas a, comme de juste, une certaine nuance, mais on pourrait y entendre une tonalité pernicieuse qui traverse d'une façon cohérente le cosmos chaotique

d'Henri Bosco.

Alors revenons à l'aventure du héros-narrateur de *Malicroix*. Ce qu'il faut remarquer, c'est que le fleuve creuse et mine non seulement les racines du sol, mais aussi tout l'être de Martial. Il écrit :

Il [=le fleuve] avait une volonté ; elle me hérissait de peur. Car elle arrivait jusqu'à moi, et c'était la volonté pure, sans pensée, la volonté indifférente, celle d'un antique élément, depuis des millénaires engagé dans un long travail de frottement, d'imbibition sournoise et de lente usure du monde. Force fluide et pourtant décomposante qui ne s'attaquait pas seulement aux berges du fleuve, mais qui mordait aussi aux rivages de l'âme. p. 160.

Il s'agit là d'une volonté de grandes eaux, volonté qui se charge d'une histoire au niveau mondial, d'un passé primordial et aussi d'un instinct fatal de conquérir et d'assimiler n'imorte quelle présence avec laquelle il vient à être en contact. Martial ne sait pas exactement ce qui se fait en lui, mais lui qui a déjà connu une partie importante de la Camargue, il a une certaine conscience qu'il est question de son être même. L'autre jour, ne s'est-il pas laissé envahir âme et corps par les eaux au moment de la première confrontation avec le fleuve, et n'a-t-il pas dit : «Ce sont des êtres sinueux et insinuants que les fleuves et les rivières» ⁽⁵⁵⁾? Par-dessus le marché n'a-t-il pas écrit ainsi : «Je sentais en moi la lente ascension d'une force impersonnelle, comme si la puissance et la grandeur fluviale m'eussent pénétré à leur tour de leur sauvagerie jusqu'à faire de moi une création du fleuve» ⁽⁵⁶⁾? Ce jour-là, traversé par le coulant sauvage, l'être de Martial était sur le point de devenir un élément des grandes eaux. Toutefois à lui, homme né et élevé dans les douces collines et accoutumé à l'étendue rassurante de ferme, c'est-à-dire un Maigremut, le fleuve et le sol humide devaient tout étrangers et donc mystérieux comme monstrueux. Surtout le fleuve lui évoquait une peur ineffaçable, peur «qui [l']envahissait, comme un corps glissé dans [son] corps» ⁽⁵⁶⁾, peur que devaient éprouver les gens primitifs devant le spectacle d'un monde inconnu. Dès lors il vivait bon gré mal gré sous les ombres persistantes du fleuve et de cette peur qui devenait une condition irrécusable de sa vie quotidienne. Ainsi un jour il finit par se dire :

J'étais l'eau ; l'eau passait en moi [...] . Je faillis me perdre à moi-même. p. 41.

Confession qui fait époque dans sa vie, confession par laquelle il se reconnaît un Malicroix. Et auparavant il a écrit comme cela, en contemplant le Rhône courroucé :

On devenait sous la nappe visible un invisible fleuve aux allures sournoises qui, plus lourd et plus lent, traînait les eaux compactes des plus lourdes pluies sur son lit gluant d'alluvions lentement animées par le courant caché et l'aspiration des gouffres perfides. p. 40.

Ici il y a les yeux perspicaces qui savent déceler une figure secrète du monstre ; on peut connaître avec Martial l'état superposé et aussi deux faces d'un fleuve : face de la violence et celle de la latence. Cela veut dire que Martial s'est déjà procuré une excellente connaissance sur les eaux vives et que nous avons affaire encore une fois à l'ambivalence du monde bosquien.

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que nous devons assister à une autre complication. Comme nous avons dit plus haut, Martial se connaît mi-assimilé au fleuve en le sens *psychique* et il sait que cette assimilation va aller jusqu'au niveau *organique*. Selon lui, il y a deux fleuves : le fleuve *réel* et le «mystérieux fleuve intérieur dont le flot noir [coule] en [lui]»⁽⁵⁷⁾. Cela revient à dire qu'il est interpénétré, quoique partiellement, dans son propre être fluvial. Il subit donc le dédoublement pénible de sa personne. A côté d'un innocent Maigremut qui s'obstine dans le souvenir de l'intimité familiale de la Noël, on doit reconnaître un homme qui va se dispersant dans le cosmos aquatique et devenant l'essence irréfutable de la terre sauvage des Malicroix, quoiqu'il y entraîne encore une épouvante clandestine. Entortillé dans les jeux à la foi dynamiques et tendancieux des grandes eaux, il doit faire front à la substance authentique de la Camargue et d'un *autre lui*.

Alors il s'agirait non seulement de son psychisme, mais enfin de son organisme. Cependant regarder dans les yeux le fleuve et cet *autre lui*, ce serait encore trop pour Martial qui balance entre les Maigremut et les Malicroix ; il se sent tantôt en exil tantôt chez lui. Et il est toujours question du fleuve et aussi de *l'autre lui*, devenu une créature des eaux. Dès son arrivée à l'île, il regardait en *lui* le fleuve comme le plus considérable des symboles de la Camargue. Maintenant nous le trouvons tremblant d'effroi en face du visage horrible du fleuve. Il écrit :

C'était une peur nue, une terreur élémentaire, sur la peau, dans la chair, le sang, le cœur, la moelle frissonnante ; cette secrète répulsion des eaux qui me hantait et qui maintenant me poussait à fuir. Fuite aveugle, qui me porta, non pas vers La Redousse, mais à l'orée d'une clairière, inconnue, peut-être dans le sud de l'île. p. 160.

Ainsi dans la neige compacte, commence son vagabondage au cours duquel il va entrevoir un monde étendu entre la réalité et la rêverie, monde qui se cache jalousement aux yeux étrangers. Et en suivant ce vagabondage, nous pouvons assister à une autre aventure intérieure où son moi subit tour à tour le dédoublement et la recomposition.

Alors ce qui se charge du rôle grave dans cette aventure, c'est la neige qui symbolise la substance floue et flottante, c'est-à-dire la substance ayant la facilité d'affecter et d'assimiler l'être errant comme celui de Martial. De plus la neige a la

faculté de construire un espace assourdi en absorbant les sons dans ses couches épaisses. Donc ce vagabondage se fait dans le silence profond, mais ce silence, ce n'est pas une simple absence de bruit, mais le silence plein de voix inaudibles, le silence que tant de fois nous *entendons* dans les œuvres de Bosco. Or pour connaître la présence de cette sorte de silence, on doit habituer, conformer, unifier et assimiler le rythme des sens à celui de la nature où il y a les voix de la plante, de la terre, de l'air, des maisons, des mobiliers etc. sous la forme du silence innocent. Une fois entré en camaraderie avec ce silence, on y connaîtrait une variété de sons. C'est le silence le plus pur et le plus grave. Et de même que presque tous les phénomènes de chez Bosco, on peut toucher ce silence comme quelque chose de matériel. D'après l'expression de Martial, c'est «un silence perceptible»⁽⁵⁸⁾.

Dans le monde bosquien où tout grouille en état primitif et chaotique, il n'y a pas de démarcation substantielle entre toutes sortes de présences ; elles se rangent sur le même pied. Cela se fait non seulement entre les présences humaines et celles non-humaines, mais aussi entre les choses matérielles et celles non-matérielles. Par exemple bruit, lumière, ombre, air... , ils possèdent une matérialité. Dans *Un Oubli moins profond* (1961), le narrateur se dit devant les objets immobiles et cachés dans l'ombre :

Ils attendent et chacun entend et voit ce que moi, je ne puis ni voir ni entendre. Et il est impossible qu'à la fin un bruit ne sorte pas du plancher ou des murs. Car un bruit, c'est aussi un être et tous ces objets matériels parlent à leur façon à cette chose, inimaginable encore et caché, que sera ce bruit... p. 315.

On y voit un bruit se matérialiser comme une sorte d'objet ; on pourrait donc l'appeler pour ainsi dire *objet immatériel*.

Et quant aux phénomènes psychologiques ou physiologiques de l'humanité, cela revient au même. Feuilletons au hasard quelques livres :

J'avais l'impression qu'un acte, un acte inachevé, restait là quelque part, et vivait encore. *Hyacinthe*. p. 44.

J'apprenais le sommeil, celui qui m'attendait, celui qui chaque nuit errait dans la cellule avant de descendre sur moi. *Le Récif*. p. 171.

Ici *un acte* et *le sommeil* prennent corps et fonctionnent comme une chose concrète et organique—auditive, visuelle et tactile. Ils jouissent à la fois d'une matérialité et d'une spiritualité en endossant le poids, la forme et la physionomie de notre être. Nous autres hommes et eux, nous sommes presque d'une même substance, car flottant à la recherche du récipient propre à établir leur vie corporelle et mentale, comment pourraient-ils trouver le contenant plus favorable que l'organisme et le psychisme de

l'être humain! Entre nous et eux, il arrive ainsi la réciprocité organique et psychique ; une fois que nous les tenons captifs pour les façonner à notre imitation, c'est eux qui nous prennent pour nous rendre plastiques à leur disposition. Cela veut dire qu'ils se cristallisent en nous, tandis que nous nous dissolvons en eux.

Alors c'est au milieu de ce silence organique qu'a lieu l'aventure mi-réelle et mi-fantasmagique de Martial. Et il y a toujours la neige et le fleuve⁽⁵⁹⁾ au dehors et au dedans de lui. Le monde se décomposant et se superposant en deux couches —couche intérieure et celle extérieure—, l'être de Martial s'y disperse, et il ne fait que marcher à tâtons soit en lui, soit dans l'espace réel. Il écrit :

[...] J'avançais cependant en moi et, au monde extérieur maintenant invisible, se substituait peu à peu un autre monde que je percevais. Il semblait émaner de moi, s'y construire et recomposer [...] un double intérieur de ces choses dont le vertige de la neige m'avait séparé. p. 163

Or, comme nous avons touché, ce qui l'incite à tenter le vagabondage périlleux, si périlleux physiquement comme mentalement, c'est la répulsion inhérente aux Maigremut pour les grandes eaux qui travaillent d'une façon insidieuse le cœur conforme à la douceur de la vie campagnarde. Une voix secrète lui suggère de fuir du fleuve, une voix qui, depuis son enfance, ne cesse de lui dépeindre le bonheur terrestre de la famille paisible. Pour un Maigremut, obéir à cette voix, cela devient un instinct. Toutefois au cours de la fuite le hasard le conduit trois fois en face du fleuve. Il écrit :

Dès que je cherchais une direction et croyais la saisir, *fatalement* je tombais sur le fleuve. p. 161. (C'est nous qui soulignons)

Mais s'agit-il seulement du hasard? L'adverbe *fatalement* ne nous dit pas quelque chose de signifiant? Déjà nous avons appris que Martial se correspondait voluptueusement avec le fleuve. A son arrivée à l'île, il a subi la hantise de la présence troublante du fluve :

Le fleuve me hantait. La proximité de sa grandeur réveillait en moi une antique terreur des eaux [...] . p. 25.

A cette terreur, on pourrait reconnaître la réminiscence profonde et lointaine —presque sur l'échelle de l'histoire anthropologique— de la calamité des grandes eaux. De même, dans *Le Chemin de Monclar* (1962), nous trouvons le narrateur, enfant Bosco, contempler le Rhône augmentant le volume d'eau :

Le fleuve monte [...] . Vision inattendue [...] que j'éprouve souvent dans l'ombre près des eaux et qui déjà en moi annonçait la naissance de l'homme, cet homme que je devenais, et en qui naissaient de nouvelles craintes, comme celle qui devant le fleuve venait de surgir et me saisissait, la même où l'enfant que j'avais été jusqu'alors n'aurait éprouvé qu'une peur, une peur étroite, la peur de tomber dans les eaux, ... d'y être englouti... *Le Chemin de Monclar* p. 20.

Il y a là le portrait d'un homme qui, jusqu'au plus profond de l'âme embué des miasmes du fleuve, vient de se reconnaître transporté et organisé dans la figure et le rythme du monde aquatique. Dès lors il règnera au noyau de nature une tendance à regarder le monde sous l'ombre cauchemardesque du grand fleuve. Bon gré mal gré cet homme coexistera avec le fleuve en étant en butte à l'incantation du génie des eaux, génie à la fois viril et sournois. A ses yeux il n'y aura aucun signe des choses et des êtres qui n'entraîne pas l'image de ce génie. Il vivra donc comme le fils du monde aquatique ; pour lui ce sera la seule vie possible, et pas à pas il marchera sur cette sorte de vie jusqu'à en faire sa propre réalité irrécusable. Ayant tant d'inclination, ou tant de sympathie pour l'élément des eaux, il devrait couvrir «de nouvelles craintes» comme ses chères compagnes. Depuis la hantise des eaux deviendra sa raison d'être inaliénable.

Aussi c'est là le cas de Martial. Une fois subi une correspondance si sérieuse avec le fleuve, il ne serait pas d'humeur, quoi que ce soit sa volonté, à vivre hors de l'univers aquatique ; on dirait que cela est sa destinée à lui.

Donc au cours du vagabondage, quelle direction prend Martial, force lui est de se diriger vers le fleuve dont il veut s'éloigner coûte que coûte à titre d'un Maignemut. Mais lui qui a noué une amitié lugubre avec le fleuve, il sait au profond de sa conscience que le fleuve le possède dans chaque recoin de ses organes et de ses sens et que marcher malgré lui vers le fleuve, c'est de faire son chemin pour rencontrer sa propre nouvelle existence. Car il s'est déjà dit : «J'étais l'eau ; l'eau passait en moi» . Et toujours tombe la neige autour de lui et même au dedans de lui. Il écrit :

Mais de la neige immatérielle qui maintenant en moi, comme autour de moi tombait la *vraie neige*, un paysage commençait à naître de grands bois cristallisés aux ramures cassantes, buissons fragiles et halliers bleuâtres, sentiers de verre qui luisaient, dans une île de *pure neige*. p. 163. (C'est nous qui soulignons.)

De la *vraie neige* naît la *pure neige* qui établit avec celle-là une certaine communauté à travers laquelle, travaillé dans l'intégrité de son être, Martial ne cesse de marcher tout en reconnaissant encadré dans un milieu plein de folie qui s'étend entre la perception et l'hallucination. C'est le milieu où l'on devient avec facilité sujet à se réduire en rien, parce que l'on peut à peine y distinguer le monde matériel d'avec celui immatériel. Cela veut dire que s'approchent, s'emmêlent et s'unifient un Martial de l'espace réel et l'autre de l'univers imaginaire. A la fois abstrait et corporel, somme toute comme existence des deux mondes, Martial va devenir une pure et absolue présence d'un monde pur et absolu, parce que dans son psychisme se dissout la ligne de démarcation de ces deux mondes.

Alors dès le début du vagabondage il y a en lui une disposition, quoique vague, de retourner à la Redousse, surtout en l'emportant sur le monde neigeux. Achever cette disposition, c'est une manière de devoir qu'il s'impose dans le but d'établir une virilité à lui, virilité nécessaire à un Malicroix. D'abord son vagabondage avait, presque inconsciemment, pour but de retrouver le chemin du retour. Mais à l'abri de la neige propice à l'égarer, en d'autres termes en tant qu'un Maigremut, il n'en lui serait pas question, il le sait sans aucun doute. Or maintenant qu'il devient une pure et abstraite présence, la situation prend une nouvelle tournure ; elle va plus loin. Martial écrit :

[...] Mais ici, dans ces lieux improbables de l'être, le chemin du retour va se reformer de soi-même. Je ne peux plus le retrouver ; je sais qu'on ne retrouve rien ; je veux le créer en marchant [...] . p. 163.

Ce n'est pas un simple changement de la circonstance dont il s'agit ici, mais c'est la naissance décisive d'une volonté d'accomplir un acte créateur et viril.

Dès lors ce vagabondage n'est plus le vagabondage ; sa marche se fera dans un but incontestable. Nous le voyons méditer le sens de son propre désir qui va se formant. Il écrit :

[...] [S]i je ne vois pas clairement où je vais à travers ce délire, je sens vers quoi tend mon désir [...] . p. 163.

Comme il a écrit plus haut, il n'a plus besoin de s'énerver afin de rechercher le chemin du retour ; il se sent conduit par les mains bienveillantes du monde qui viennent de naître de la formation de son désir précis. L'appel de la maison, appel baigné d'un certain amour, dont son ouïe capte les ondes encore anonymes, Martial sait maintenant qu'il n'a qu'à le suivre. Pressant le pas, il se dirige presque à son insu vers le refuge qui est « la maison la plus simple du monde, qui est la demeure de la paix » ⁽⁶⁰⁾. Emmailloté de la chaleur bénigne qui émane de « l'amour du refuge » ⁽⁶⁰⁾, et confiant en son propre désir, il marche sans hésiter dans un espace immatériel et pur qui devient ainsi son unique réalité. Et quant au fleuve, il écrit d'abord : « Ah! me disais-je, il faut arriver au refuge avant que le flot de ce fleuve ne me touche et ne m'emporte à travers les abîmes du ciel » ⁽⁶⁰⁾, mais ensuite : « Les premiers flots du fleuve effeuraient les talus de l'île et ils passaient par dessus la neige, inondant les derniers sentiers où j'aurais pu me perdre. Et déjà je marchais facilement dans les étoiles » ⁽⁶⁰⁾. N'est-ce pas la déclaration de la conquête et du triomphe, n'en fût-ce qu'au commencement? En tous cas, il a pu retourner à La Radousse.

Plus tard en ruminant cette aventure mystérieuse, il s'applique à l'expliquer à lui-même ; cependant même cette explication aurait besoin, nous semble-t-il à première

vue, d'une autre explication, explication plus prosaïque. De fait le vagabondage mi-réel mi-hallucinant dans lequel il s'est trouvé entraîné, ce vagabondage nous présente pas mal d'enigmes difficiles à déchiffrer *matériellement*. Si nous essayons d'en trouver la conclusion *rationnelle et raisonnable*, nous nous laisserons errer dans le dédale sans issue. Il va de soi que chez Bosco cette manière de commentaire profane ne dit rien. Il nous faut donc entrer sans détours dans le noyau du monde où parle seul le psychisme et aussi être assez *naïf* pour identifier le réel avec l'imaginaire. C'est quand on est dans ce monde-là qu'on peut comprendre avec Martial le processus de cette aventure.

D'après Martial, une fois formée la volonté de créer le chemin du retour, il se laissait conduire par «une voix sans corps, une voix qui parlait au dessus de la neige, et qui n'était rien qu'une voix disant des mots de neige» ⁽⁶²⁾ qui tombait au dehors et au dedans de lui, c'est-à-dire neige matérielle et immatérielle, bref neige pure. Et on dirait que dès le début de l'aventure, il désirait et attendait quoique inconsciemment cette voix parlant «des mots qui n'avaient pas de sens» de ce mode vulgaire ; mais il savait peut-être qu'il pourrait saisir les sens incontestés. En effet une voix était là. Toutefois il avait fallu qu'il se métamorphosât en un Malicroix si bien que cette voix se présentait et s'adressait à lui. Écoutons Martial :

Chuchotante et insituable, elle [= une voix] essayait, avant mon retour au réel, de me communiquer une mystérieuse confiance. p. 165.

Mais ce serait plutôt de lui qu'elle exigeait la confiance établie sur une grande confiance qui venait de naître en lui, et il devait se reconnaître prêt à cette exigence. Et ce qui est remarquable, c'est cette voix se chargeait d'une lourdeur de la lignée de ses pères maternels ; il continua : «Entre moi et la porte de mes pères, elle me priait d'écouter ce que bientôt je ne saurais entendre et que pourtant il me fallait entendre, avant de rentrer dans ma chair mortelle.» ⁽⁶¹⁾

Lié à cette voix par la confiance qui venait de s'établir entre lui et la maison, il se retrouva enfin dans la chambre bienveillante de la Redousse où allait apparaître Balandran à la mode particulière aux serviteurs du monde bosquien. Et c'est à ce moment qu'a lieu le dialogue remarquable entre Martial et Balandran, nous en avons déjà traité. Somme toute pour Balandran, Camarguen jusqu'à la moelle des os, Martial devient à dater de ce jour un semblable.

Et faisant ce pacte sacré avec Balandran, autrement dit avec la Camargue, Martial consacre cette veille de Noël à cet acte ; c'est pour la première fois qu'il passe la Noël sans prières qui, selon les Maigremut, vous aident à vous élever jusqu' aux anges dont

l'image souriante accompagnait votre vie depuis l'enfance. Cela veut dire qu'il ne passe plus la Noël comme un Maigremut, mais comme un Malicroix. Il se sent pénétré sérieusement par l'âpre sang dont il devient bon gré mal gré l'héritier, bien qu'il n'éprouve pas moins le regret pénible pour le doux sang ; il contemple alors ce nouveau lui-même tout en ayant une peur ineffaçable. Sur ce sujet, il écrit :

J'avais peur de moi-même, car je tenais encore au paradis facile, mais je pressentais un dur paradis.

C'est pourquoi, je ne priais pas. Je veillais. J'attendais l'aube. p. 168.

Voilà l'attitude typique de l'homme qui, sachant une fois pour toutes son propre destin, l'accepte presque docilement. Ne peut-on entrevoir dans cette attitude une sorte de réceptivité semblable à la passivité des Maigremut ? Ce fait vous mènera à reconsidérer d'un nouveau point de vue la substance de ces deux lignées contradictoires l'une à l'autre. Surtout on sera obligé d'étudier encore une fois un certain aspect de la lignée des Maigremut qui jouit d'une passivité extraordinaire, ou plutôt diabolique. La polarité, par laquelle se caractérisent ces deux lignées, les fera ressembler l'une à l'autre ; nous en traiterons plus tard.

Or dès le lendemain de ce jour mémorable, au lieu de l'esprit troublé et troublant, inquiet et inquiétant, il règne à La Redousse et en Martial l'âme paisible et simple, mais au fond de laquelle il y a une volonté virile de s'acheminer vers « un dur paradis ». Il sait déjà que vient de s'accomplir dans son être la *merveille* qu'il n'a jamais connue. Il écrit :

Impression qui se confondit avec mon retour au monde sensible, où d'autres signes, Balandran, le chien, le feu et le flambeau, revenus à moi par miracle, m'apparurent soudain comme de merveilleuses formes de la vie, car elles étaient à la fois mystérieuses et familières. . . . Les êtres et les choses de ce monde sauvage et exclusif se donnaient à moi et m'aimaient. p. 171.

On voit se former une harmonie riche en promesses, mais en dures promesses. Pour cela il a fallu à Martial parcourir la folie, le cauchemar et l'ivresse clandestine au milieu de la neige tortureuse et fantasmagorique, en ayant toujours une crainte invétérée des eaux courantes. Et cette harmonie n'est autre que le signe grave dans son être, signe honorable mais fatal pour être admis dans le monde sauvage et exclusif. De même que Martial, tant de héros-narrateurs de Bosco—simples intellectuels—doivent-ils s'exposer aux aventures de cette espèce pour devenir habitants et initiés d'un monde franc-maçonnique!

Ainsi cette aventure dans la neige, c'est pour Martial, peut-on dire, le prélude des autres aventures plus sérieuses, à travers lesquelles il deviendra le Malicroix authentique en s'acquittant du devoir ardu et mystérieux que lui a imposé Cornélius de

Malicroix.

(à suivre)

Notes

(46) *Malicroix* p. 68.

(47) cf. Or, les Rambard avaient la passion des taureaux et ils en faisaient pâturer, le long du fleuve, sur leurs rives, des manades considérables. Les Malicroix méprisaient les Rambard et ils détestaient leurs taureaux. Les plus belliqueux des hommes, s'étaient pris d'aversion contre ces nobles bêtes. Par esprit de contradiction [...], ils avaient rassemblé sur leur domaine d'immenses troupeaux de moutons dont ils se montraient extrêmement fiers. *Taurus, tellus*, disait avec mépris le vieil Odéric : (Le taureau, ce n'est que la terre) , *Aries, Ignis Cœlestis!* ajoutait-il avec orgueil : (Le bélier, c'est le feu du ciel.) Paroles que tous les Rambard conservaient dans leurs têtes sauvages. *Malicroix* pp. 82-83. Rivalité invétérée des deux lignées contrastées, c'est le schéma typique de chez Bosco depuis *Le Mas Théotime*.

(48) *Malicroix*. p. 78.

(49) *ibid.* p. 90.

(50) *ibid.* p. 91.

(51) *ibid.* p. 107.

(52) Cf. Dans un pays calme, six toits, une tretaine d'âmes. Un peu de neige sur les toits, et déjà de grands feux de bois pour réchauffer ces âmes... Je les voyais, les Maigremut. Ils tenaient chaque soir de petits conciliabules. *Malicroix*. pp. 155-156.

(53) *Malicroix*. p. 158.

(54) *ibid.* p. 159.

(55) *ibid.* p. 25.

(56) *ibid.* p. 41.

(57) *ibid.* p. 160.

(58) *ibid.* p. 162.

(59) Cf. [...] Cependant, je sentais en moi la lente ascension d'une force impersonnelle, comme si la puissance et la grandeur fluviales m'eussent pénétré à leur tour de leur sauvagerie, jusqu' à faire de moi une créature du fleuve. *Malicroix*. p. 41.

(60) *Malicroix*. p. 164.

(61) *ibid.* p. 165.